

dans la société, s'ils les établirent dans un comté séparé, ou s'ils les renverront. Voilà les objections que vous entendez répéter par-tout contre le projet d'affranchissement.

La plus forte objection est dans le caractère, les goûts et les habitudes des Virginiens. Ils aiment à jouir des sueurs de leurs esclaves, à chasser, et à étaler du luxe, sans être assujétis à aucun travail. Cet ordre de choses changeroit, s'il n'y avoit plus d'esclaves; le planteur seroit obligé de travailler lui-même. Ce n'est pas que le travail esclave rende plus que l'autre; mais en multipliant les esclaves, en les condamnant à une misérable nourriture, en les privant de vêtemens, et en gaspillant les meilleurs terrains par une culture légère, on parvient à suppléer le défaut de bon travail.

---



---

## LETTRE XXIV.

*Sur l'état général, le genre d'industrie, les mœurs, le caractère, etc. des Noirs, dans les Etats-Unis.*

DANS les quatre états du nord et dans ceux du midi, les noirs libres sont, ou domestiques, ou tiennent de petites boutiques, ou cultivent la terre. Vous en voyez quelques-uns sur les bâtimens destinés au cabotage. Peu osent se hasarder sur les vaisseaux employés aux voyages de long cours, parce qu'ils craignent d'être transportés et vendus dans les îles. — Au physique, tous ces noirs sont généralement vigoureux (1), d'une forte constitution, capable des travaux les plus pénibles; ils sont généralement actifs. — Domestiques, ils sont sobres et fidèles. — Ce portrait s'applique aux femmes de cette couleur. — Je n'ai vu faire

---

(1) Les noirs mariés font certainement autant d'enfans que les blancs; mais on a remarqué que dans les villes, il périssoit plus d'enfans noirs. Cette différence tient moins à leur nature qu'au défaut d'aisance et de soins, sur-tout des médecins et des chirurgiens.

aucune distinction entr'eux à cet égard et les domestiques blancs, quoique ces derniers les traitent toujours avec mépris, comme étant d'une espèce inférieure. — Ceux qui tiennent des boutiques, vivent médiocrement, n'augmentent jamais leurs affaires au-delà d'un certain point. La raison en est simple : quoique par-tout on traite les noirs avec humanité, les blancs qui ont l'argent, ne sont pas disposés à faire aux noirs des avances, telles qu'elles les missent en état d'entreprendre le commerce en grand ; d'ailleurs, il faut pour ce commerce quelques connoissances préliminaires, il faut faire un noviciat dans un comptoir, et la raison n'a pas encore ouvert aux noirs la porte du comptoir. On ne leur permet pas de s'y asseoir à côté des blancs. — Si donc les noirs sont bornés ici à un petit commerce de détail, n'en accusons pas leur impuissance, mais le préjugé des blancs, qui leur donnent des entraves. Les mêmes causes empêchent les noirs qui vivent à la campagne d'avoir des plantations étendues ; celles qu'ils cultivent sont bornées, mais généralement assez bien cultivées : de bons habits, *une loghouse*, ou maison de bois en bon

bon état, des enfans plus nombreux les font remarquer des Européens voyageurs, et l'œil du philosophe se plaît à considérer ces habitations, où la tyrannie ne fait point verser de pleurs. Dans cette partie de l'Amérique, les noirs sont certainement heureux ; mais ayons le courage de l'avouer, leur bonheur et leurs talens ne sont pas encore au degré où ils pourroient atteindre. — Il existe encore un trop grand intervalle entre eux et les blancs, sur-tout dans l'opinion publique, et cette différence humiliante arrête tous les efforts qu'ils feroient pour s'élever. Cette différence se montre par-tout. Par exemple, on admet les noirs aux écoles publiques ; mais ils ne peuvent franchir le seuil d'un collège. Quoique libres, quoique indépendans, ils sont toujours eux-mêmes accoutumés à se regarder comme au-dessous du blanc ; il a des droits qu'ils n'ont pas (1).

(1) N'y eût-il que l'aversion des blancs pour le mariage de leurs filles avec les noirs, ce seul sentiment suffiroit pour avilir ces derniers. Cependant il y a quelques exemples de ces mariages.

Il existe à Pittsburg sur l'Ohio une blanche d'origine françoise, menée à Londres, et enlevée, à l'âge de douze ans, par des corsaires qui faisoient métier d'enlever des

Concluons de là, qu'on jugeroit mal de l'étendue, de la capacité des noirs, en prenant pour base celle des noirs libres dans les états du nord.

Mais quand on les compare aux noirs esclaves des états du midi, quelle prodigieuse différence les sépare ! Dans le midi, les noirs sont dans un état d'abjection et d'abrutissement difficile à peindre. Beaucoup sont nuds, mal nourris, logés dans de misérables

---

enfans, et de les vendre en Amérique pour un temps fixe de leur travail. — Des circonstances singulières l'engagèrent à épouser un nègre qui lui acheta sa liberté, et qui la tira des mains d'un blanc, maître barbare et libidineux, qui avoit tout employé pour la séduire. — Une mulâtresse, sortie de cette union, a épousé un chirurgien de Nantes, établi à Pittsburg. — Cette famille est une des plus respectables de cette ville ; le nègre fait un très-bon commerce, et la maîtresse se fait un devoir d'accueillir et de bien traiter les étrangers, et sur-tout les François que le hasard amène de ce côté.

Mais on n'a point d'idée d'une pareille union dans le nord ; elle révolteroit. — Dans les établissemens, le long de l'Ohio, il y a bien des négresses qui vivent avec des blancs non mariés. — Cependant on m'assura que cette union est regardée de mauvais œil par les nègres mêmes. Si une négresse a une querelle avec une mulâtresse, elle lui reproche d'être d'un sang mêlé.

huttes, couchés sur la paille (1). On ne leur donne aucune éducation ; on ne les instruit dans aucune religion ; on ne les marie pas, on les accouple ; aussi sont ils avilis, paresseux, sans idées, sans énergie. — Ils ne se donneroient aucune peine pour avoir des habits, ou de meilleures provisions ; ils aiment mieux porter des haillons que de les raccommo-der. — Ils passent le dimanche, qui est le jour du repos, entièrement dans l'inaction. — L'inaction est leur souverain bonheur ; aussi travaillent-ils peu et nonchalamment.

Il faut rendre justice à la vérité ; les Américains du midi traitent doucement les esclaves, et c'est un des effets produits par l'extension générale des idées sur la liberté : l'esclave travaille moins par-tout ; mais on s'est borné là. Il n'en est pas mieux, ni pour

---

(1) Le docteur Rush, qui a été à portée de traiter ces noirs, m'a communiqué une observation bien importante, et qui prouve combien l'énergie morale et intellectuelle d'un individu influe sur sa santé et son état physique. Il m'a dit qu'il étoit bien plus difficile de traiter et de guérir ces noirs esclaves que les blancs ; qu'ils résistoient bien moins aux maladies violentes ou longues. C'est qu'ils tiennent peu par l'âme à la vie : la vitalité ou le ressort de la vie est presque nul dans eux.

la nourriture, ni pour son habillage, ni pour ses mœurs, ni pour ses idées; ainsi le maître perd, sans que l'esclave acquière; et s'il suivoit l'exemple des Américains du nord, tous deux gagneroient au changement.

Quand on peint les noirs des états du midi, il faut bien distinguer ceux qui sont attachés à la culture de la plantation, de ceux qui vivent dans la maison. Le tableau que je viens de faire ne s'applique qu'aux premiers; les autres, mais ils sont peu nombreux, sont généralement mieux vêtus, plus actifs et moins ignorans.

On a cru généralement jusqu'à ces derniers temps, que les nègres avoient moins de capacité morale que les blancs; des auteurs même estimables l'ont imprimé (1). Ce préjugé commence à disparaître; les états du nord pourroient fournir des exemples du contraire. Je n'en citerai que deux frappans; le premier, prouvera qu'avec l'instruction, on peut rendre les noirs propres à toutes les professions; le second, que la tête d'un nègre

(1) J'ai déjà plusieurs fois réfuté cette opinion, et surtout dans mon *Examen critique des voyages de M. Chatellux*. Elle a d'ailleurs été détruite dans une foule d'excellens ouvrages.

est organisée pour les calculs les plus étonnans, et par conséquent pour toutes les sciences.

J'ai vu, dans mon séjour à Philadelphie, un noir, appelé Jacques Derham, médecin, qui exerce dans la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi; et voici son histoire, telle qu'elle m'a été attestée par plusieurs médecins. — Ce noir a été élevé dans une famille de Philadelphie, où il a appris à lire, à écrire, et où on l'a instruit dans les principes du christianisme. — Dans sa jeunesse, il fut vendu au feu docteur Jean Kearsley le jeune, de cette ville, qui l'employa pour composer des médecines, et les administrer à ses malades.

A la mort du docteur Kearsley, il passa dans différentes mains, et il devint enfin l'esclave du docteur George West, chirurgien du seizième régiment d'Angleterre, sous lequel, pendant la dernière guerre en Amérique, il remplit les fonctions les moins importantes de la médecine.

A la fin de la guerre, le docteur West le vendit au docteur Robert Dove, de la Nouvelle-Orléans, qui l'employa comme son second. Dans cette condition, il gagna si bien

la confiance et l'amitié de son maître, que celui-ci consentit à l'affranchir deux ou trois ans après, et à des conditions modérées.— Derham s'étoit tellement perfectionné dans la médecine, qu'à l'époque de sa liberté, il fut en état de la pratiquer avec succès à la Nouvelle-Orléans. — Il a environ 26 ans; il est marié, mais il n'a point d'enfans; la médecine lui rapporte 3000 dollars, ou 16000 l. environ par an.

J'ai causé, m'a dit le docteur Wistar, avec lui sur les maladies aiguës et épidémiques du pays où il vit, et je l'ai trouvé bien versé dans la méthode simple, usitée par les modernes pour le traitement de ces maladies. — Je croyois pouvoir lui indiquer de nouveaux remèdes; mais ce fut lui qui me les indiqua. — Il est modeste, et a des manières très-engageantes; il parle françois avec facilité, et a quelques connoissances de l'Espagnol. — Quoique né dans une famille religieuse, on avoit, par accident, oublié de le faire baptiser. En conséquence, il s'est adressé au docteur Withe pour recevoir le baptême; il le lui a conféré, après l'en avoir jugé digne, non-seulement par ses connoissances, mais par son excellente conduite.

Voici l'autre fait, tel qu'il m'a été attesté, et imprimé par le docteur Rush (1), célèbre médecin et auteur, établi à Philadelphie; et plusieurs détails m'en ont été confirmés par l'épouse de l'immortel Washington, dans le voisinage duquel ce nègre est depuis longtemps.

Son nom est Thomas Fuller; il est né en Afrique, et ne sait ni lire ni écrire; il a maintenant soixante-dix ans, et a vécu toute sa vie sur la plantation de M<sup>me</sup> Cox, à quatre milles d'Alexandrie. Deux habitans respectables de Pensylvanie, MM. Hartshom et Samuel Coates, qui voyageoient en Virginie, ayant appris la facilité singulière que ce noir avoit pour les calculs les plus compliqués, l'envoyèrent chercher, et lui firent différentes questions.

*Première.* Etant interrogé, combien de secondes il y avoit dans une année et demie, il répondit en deux minutes, 47,304,000, en comptant 365 jours dans l'année.

*Deuxième.* Combien de secondes auroit

---

(1) Ce médecin est aussi célèbre en Amérique, par de bons écrits politiques. C'est un apôtre infatigable de la liberté.

vécu un homme âgé de soixante-dix ans dix-sept jours et douze heures ? Il répondit dans une minute et demie, 2,210,500,800.

Un des Américains qui l'interrogeoit et qui vérifioit ses calculs avec la plume, lui dit qu'il se trompoit, que la somme n'étoit pas si considérable ; et cela étoit vrai : c'est qu'il n'avoit pas fait attention aux années bissextiles ; il corrigea le calcul avec la plus grande célérité.

*Autre question.* Supposez un laboureur qui a six truies, et que chaque truie en met bas six autres la première année, et qu'elles multiplient dans la même proportion jusqu'à la fin de la huitième année : combien alors de truies aura le laboureur, s'il n'en perd aucune ? Le vieillard répondit en dix minutes, 34,588,806.

La longueur du temps ne fut occasionnée que parce qu'il n'avoit pas d'abord compris la question.

Après avoir satisfait à toutes les questions, il raconta l'origine et les progrès de son talent en arithmétique. — Il compta d'abord jusqu'à 10, puis 100 ; et il s'imaginoit alors, disoit-il, être un habile homme. Ensuite il s'amusa à compter tous les grains d'un bois-

seau de bled, et successivement il sut compter le nombre de *rails* ou morceaux de bois nécessaires pour enclore un champ d'une telle étendue, ou de grains nécessaires pour le semer. — Sa maîtresse avoit tiré beaucoup d'avantages de son talent ; il ne parloit d'elle qu'avec la plus grande reconnoissance, parce qu'elle ne l'avoit jamais voulu vendre, malgré les offres considérables qu'on lui avoit faites pour l'acheter. — Sa tête commençoit à foiblir. — Un des Américains lui ayant dit que c'étoit dommage qu'il n'eût pas reçu de l'éducation : Non, maître, dit-il ; il vaut mieux que je n'aie rien appris, car bien des savans ne sont que des sots.

Ces exemples prouveront, sans doute, que la capacité des nègres peut s'étendre à tout ; ils n'ont besoin que d'instruction et de liberté. — La différence qui se remarque entre ceux qui sont libres et instruits et les autres, se montre encore dans leurs travaux. — Les terres qu'habitent et les blancs et les noirs, soumis à ce régime, sont infiniment mieux cultivées, produisent plus abondamment, offrent par-tout l'image de l'aisance et du bonheur ; et tel est, par exemple, l'aspect du Connecticut et de la Pen-

sylvanie. — Passez dans le Maryland ou la Virginie, encore une fois, vous croyez être dans un autre monde. Ce ne sont plus des plaines bien cultivées, des maisons de campagne, propres et même élégantes, des vastes granges bien distribuées; ce ne sont plus des troupeaux nombreux de bestiaux gras et vigoureux: non, tout dans le Maryland et la Virginie, porte l'empreinte de l'esclavage; sol brûlé, culture mal entendue, maisons délabrées, bestiaux petits et peu nombreux, cadavres noirs ambulans; en un mot, vous y voyez une misère réelle à côté de l'apparence du luxe.

On commence à s'apercevoir, même dans les états méridionaux, que nourrir mal un esclave est une chétive économie, et que le fonds placé dans l'esclavage ne rend pas son intérêt. C'est peut-être plus à cette considération, plus encore à l'impossibilité pécuniaire de recruter; c'est plus, dis-je, à ces considérations qu'à l'humanité, qu'on doit l'introduction du travail libre dans une partie de la Virginie, dans celle qui avoisine la belle rivière de la Shenadore. Aussi croiroit-on, en la voyant, voir encore la Pensylvanie.

Osons l'espérer, tel sera un jour le sort de

la Virginie, quand elle ne sera plus souillée par l'esclavage; et ce terme n'est peut-être pas éloigné. Il n'y a des esclaves que parce qu'on les croit nécessaires à la culture du tabac, et cette culture décline tous les jours et doit décliner. Le tabac, qui se cultive près de l'Ohio et du Mississipi, est infiniment plus abondant, de meilleure qualité, exige moins de travaux. Quand ce tabac se sera ouvert le chemin de l'Europe, les Virginiens seront obligés de cesser sa culture, et de demander à la terre du bled, des pommes de terre, de faire des prairies et d'élever des bestiaux. Les Virginiens judicieux prévoient cette révolution, l'anticipent, et se livrent à la culture du bled. — A leur tête, on doit mettre cet homme étonnant, qui, général adoré, eût le courage d'être républicain sincère; qui, couvert de gloire, seul, ne s'en souvient plus; héros dont la destinée unique sera d'avoir sauvé deux fois sa patrie, de lui ouvrir le chemin de la prospérité, après avoir ouvert celui de la liberté. Maintenant *entièrement* occupé (1) du soin d'améliorer

(1) Il n'étoit pas alors président des Etats-Unis. J'anticipe ici sur plusieurs conversations que j'ai eues avec ce grand homme, et dont je parlerai par la suite.